

nationales comme dans les archives départementales ; mais il a procédé à un très important dépouillement de la presse, des brochures, des correspondances et des mémoires de l'époque. Excellent analyste de textes historiques, parfois même philologue, parfait connaisseur de l'historiographie de son sujet, mais aussi de l'anthropologie historique, Vincent Robert nous propose une histoire-récit revendiquée, au travers d'un plan en deux parties.

Dans « le banquet du souverain (1818-1831) », il part du célèbre banquet des *Vendanges de Bourgogne* du 1^{er} avril 1830, pour introduire les banquets libéraux de la Restauration. La lecture à la fois ethnologique et historique qu'il nous en propose nous permet de comprendre la place fondamentale et ancienne de cette forme de sociabilité dans la *polis*, sa dimension symbolique et dramaturgique, l'instrumentalisation du banquet du souverain par la souveraineté nationale et donc les raisons pour lesquelles les ministres de la Restauration n'ont pas osé entraver ce mode de réunion. La deuxième partie intitulée « le banquet de la réforme (1832-1848) » traite de la monarchie de Juillet. Elle nous montre la naissance du banquet démocratique, revisite le mythe du dernier banquet des Girondins tout en soulignant la popularité de la version qu'en donne Lamartine et nous explique le rôle-clé, dans la chute du régime, de l'interdiction du banquet de Paris, perçue comme un sacrilège. Les générations postérieures à 1848 n'avaient plus les clés pour comprendre la signification du banquet politique. À l'heure du suffrage universel, celui-ci ne pouvait d'ailleurs plus jouer le rôle métaphorique de cité idéale qu'il revêtait sous les monarchies censitaires, sauf à changer radicalement de sens et à réclamer la démocratie sociale comme certains banquets le firent, de façon éphémère, au printemps 1848. Les tentatives postérieures de réactivation du banquet politique tombèrent à plat. De ce fait, les bornes chronologiques et le plan de l'ouvrage sont parfaitement justifiés et donnent à la thèse toute sa force.

Au total, *Le Temps des banquets* apporte une pièce supplémentaire à notre connaissance de la sociabilité et de la culture politique du premier XIX^e siècle et fait de Vincent Robert le digne héritier de Maurice Agulhon. Il éclaire le long apprentissage par les Français de la

démocratie et de la liberté. Ce livre à l'écriture classique et pure et à la présentation très soignée – on ne déplore que de très rares coquilles : Benoît Hyvert (*sic*) – est l'un des plus importants consacrés, au cours de ces dernières années, à la vie politique française du XIX^e siècle.

Éric Anceau

Charles Barthel, Josée Kirps (dir.), *Terres rouges. Histoire de la sidérurgie luxembourgeoise*, vol 1 et vol. 2, Luxembourg, Archives nationales de Luxembourg - Centre d'études et de recherches européennes Robert Schuman, 2009 et 2010, 210 p. et 278 p.

Le terme de « terres rouges » désigne la région naturelle située au sud-ouest du Grand-Duché, formant l'essentiel du bassin minier luxembourgeois et partie intégrante de la plus vaste réserve de minerai de fer d'Europe. Elle produit la fameuse « minette », minerai assez pauvre en fer, dont l'usage industriel a été rendu possible grâce aux inventions de Thomas et Gilchrist. C'est l'origine du dynamisme industriel de toute cette région de l'Europe du Nord-Ouest.

Les Archives nationales du Luxembourg (Josée Kirps, directrice) et le Centre d'études et de recherches européennes Robert Schuman à Luxembourg (Charles Barthel, directeur) se sont alliés pour proposer une série de publications centrées sur ce trésor industriel qui a été la base de la très florissante industrie sidérurgique du Luxembourg et qui a réussi à survivre malgré les mutations majeures subies par ce secteur en Europe. Le cœur de cette histoire se situe entre la fin du XIX^e siècle et les deux tiers du XX^e, histoire largement dominée, sur la longue durée, par le groupe Arbed. Grâce au versement d'une majeure partie de son fonds d'archives, les chercheurs disposent de documents exceptionnels en nombre et en qualité pour suivre la destinée de la sidérurgie luxembourgeoise, mais aussi celle de toute l'Europe du nord-ouest, tant les liens avec les sidérurgies frontalières sont forts dès l'origine. Le Luxembourg est à cet égard un excellent poste d'observation.

Ces deux premiers ouvrages de la série *Terres rouges* s'inscrivent dans le cadre d'un

large projet de recherche portant sur les différents aspects (économique, social, culturel) des industries minières et métallurgiques du Luxembourg, dans une acception large, ouverte sur l'Europe.

Le principe d'organisation de chaque livre est une structure en deux parties : d'une part plusieurs articles scientifiques sur l'histoire sidérurgique, d'autre part un inventaire élaboré par le conservateur Gilles Regener. Ainsi le premier volume contient le répertoire complet des livres de correspondance de la Société en commandite des Forges d'Eich Metz et Cie, et le second volume, celui du fonds des plans, cartes et dessins anciens déposés par l'Arbed. Le tout, illustré de fac-similés de documents issus de ces fonds : une belle incitation à aller à la découverte de quelques cartons. Quant aux articles, ils abordent des aspects très variés de l'histoire sidérurgique. Jeanne Glesener et Frank Wilhelm, dans le premier volume, se penchent sur l'image de la sidérurgie dans les romans luxembourgeois francophones, de la seconde moitié du XIX^e siècle à la crise des années 1970. Sur des thèmes plus classiques, Fernando Ricardo Baptista Barra rend compte du difficile sort des travailleurs de l'Est requis dans les usines luxembourgeoises pendant l'occupation nazie et Gérald Arboit relate le bombardement des usines métallurgiques par les Alliés pendant la Première Guerre mondiale.

Le second volume est orienté vers la construction européenne. Josef Brandt rappelle le rôle important dans ce domaine joué par Tony Rollman (Columeta), nommé d'abord directeur du département de l'acier de la commission économique pour l'Europe des Nations unies, et qui poursuit son travail au sein de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier (CECA). Charles Barthel, un grand spécialiste des cartels sidérurgiques de l'entre-deux-guerres, s'intéresse ici à la crise à laquelle le marché européen de l'acier se trouve confronté dans les années 1960, et à la tentation de retour aux cartels. Ce volume comprend aussi une belle contribution à la mémoire des hommes : Corinne Schroeder et Michel Kohl présentent une série de témoignages d'anciens ouvriers, employés et cadres sur leurs débuts de carrière. Outre les aspects techniques du travail, c'est aussi une évocation de l'atmosphère particulière qui régnait alors et qui n'était pas exempte de tensions diverses.

Ces deux ouvrages sont également de très beaux livres, de grand format et magnifiquement illustrés, en particulier de photographies issues de la photothèque de la ville de Luxembourg et de quelques fonds privés.

Françoise Berger

Bernard Desmars, *Militants de l'utopie ? Les fouriéristes dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, Dijon, Presses du Réel, 2010, 423 p.

Grâce – entre autres – aux travaux de Jonathan Beecher, la vie de Fourier et celle de Considérant, l'histoire de l'École sociétaire dans les années 1830 et 1840, l'expérience phalanstérienne avortée de Réunion (Texas) au milieu des années 1850 sont aujourd'hui bien connues. L'ouvrage de Bernard Desmars lève le voile sur la suite de cette histoire, entre les années 1850 et les années 1880. C'est le fruit de recherches approfondies, jalonnées ces dernières années par un bon nombre d'articles et de notices biographiques. La présentation des sources manuscrites et imprimées (399-412) laisse admiratif ; l'auteur a par exemple sillonné la France (il a fréquenté les archives d'une quarantaine de départements) dans la tradition des grandes thèses d'État. S'inspirant des méthodes de la sociologie de l'engagement, il cerne ces hommes et ces femmes qui militent le plus souvent sans tambours ni trompettes (72-114). Il fait découvrir ou mieux connaître Barrier ou Godin, Limousin ou Mui-ron, des centaines d'anonymes (on peut déplore au passage l'absence d'un index des noms de personnes) Il consacre des pages très éclairantes (115-131) à la relation qu'entretiennent les fouriéristes avec la pensée de Fourier. Il analyse trente ans d'« essais et projets phalanstériens » (133-223). Il décortique les tribulations de l'École sociétaire, il met en lumière ses moyens d'action. Il analyse avec talent des processus complexes d'engagement et de désengagement (303-389). *Militants de l'utopie ?* montre qu'entre les tentatives de revitalisation des années 1850 et le déclin des années 1880 les fouriéristes n'aperçoivent que d'assez loin l'horizon d'Harmonie. Néanmoins, la troisième partie de l'ouvrage (« L'engagement des fouriéristes dans les combats sociaux et politiques ») éclaire leur rôle dans l'histoire de la